

Janusz Tazbir

LA LITTÉRATURE POLONAISE DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES FACE AU PASSE

Je voudrais traiter mon article comme un relevé préliminaire de questions relatives à certains problèmes de la conscience historique des Polonais de la Renaissance et du Baroque. Ce qui, généralement, nous intéresse dans cette conscience, c'est ce qui, aujourd'hui, a la résonance la plus actuelle et, par ailleurs, ce qui déterminait la contribution durable de la culture polonaise à la civilisation européenne. Cette position présentiste est également partagée par les historiens de la littérature ou de la pensée philosophique et sociale. Ils accordent parfois dans leurs travaux beaucoup plus de place aux auteurs peu lus de leur temps qu'à ceux qui, à l'époque donnée, jouissaient de la popularité et avaient exercé une influence essentielle sur les idées régnantes. Ainsi traite-t-on plus amplement de Andrzej Frycz Modrzewski que de Stanisław Orzechowski, et, par exemple, le nombre des lignes consacrées à l'idéologie des antitrinitaires polonais dépasse ce qui a été écrit pour caractériser la littérature dévote du XVII^e siècle¹. Dans le livre de Henryk Barycz sur les réalisations de l'historiographie de l'ancienne Pologne, le plus de place est accordé à l'analyse des oeuvres qui, en leur temps, n'étaient jamais parvenues aux mains des lecteurs (une partie d'entre elles s'était conservée en manuscrit jusqu'aux XIX^e - XX^e siècles)².

¹ La signification de ce type de littérature est opportunément remarquée par A. J. Zakrzewski, *Literatura dewocyjna jako źródło kulturoznawcze* [La littérature dévote en tant que source pour la connaissance de la culture], « Euhemer », 1980, n° 1, pp. 41 - 52.

² H. Barycz, *Szlakami dziejopisarstwa staropolskiego. Studia nad historiografią w XVI - XVII* [Sur les traces de l'historiographie de l'ancienne Pologne. Etudes sur l'historiographie des XVI^e - XVII^e s.], Wrocław 1981, *passim*.

La hiérarchie des valeurs d'aujourd'hui a également son impact sur les recherches portant sur l'ancienne conscience historique. On a consacré beaucoup de temps à l'étude des relations réciproques entre les époques considérées comme progressistes et créatrices du point de vue de l'histoire de la civilisation, donc aux influences de l'Antiquité sur la Renaissance, ou aux traditions de « l'âge d'or » dans la culture des Lumières polonaises. Simultanément nous avons, de fait, peu à dire sur un sujet si essentiel de la présence du Moyen Age dans la Renaissance³ ou sur la place de l'Écriture sainte dans la culture polonaise des XVI^e et XVII^e siècles. Aux inspirations et aux symboles bibliques a été consacré le traité de pionnier de Tadeusz Bieńkowski⁴, mais ce problème mérite de retenir l'attention non seulement des historiens de la littérature⁵.

Il est facile évidemment de répondre à la question pourquoi dans le cycle européen des idées sur le passé l'histoire biblique avait été le point de départ de toute l'histoire du monde chrétien. Il est plus difficile de déterminer les raisons pour lesquelles justement l'Ancien Testament et non le Nouveau avait été le substrat de la culture sarmate. Un certain rôle y est sans doute incombé à la Réforme qui, sous toutes ses variantes, a apporté l'accroissement de l'autorité de cette partie justement de l'Écriture sainte et de l'intérêt qui lui était porté. Non sans importance, aux yeux des écrivains comme des lecteurs, était l'attractivité attachée à l'affabulation des livres de l'Ancien Testament. Les vies des rois et héros israéliens, des prophètes et des juges, composent au total l'histoire de l'Etat juif ; et c'est en elles justement que se retrou-

³ Un problème distinct, c'est l'attitude envers le passé dans l'iconographie de ce temps-là ; cf. sur ce sujet : M. Gębarowicz, *Początki malarstwa historycznego w Polsce* [Les origines de la peinture historique en Pologne], Wrocław 1981 ; T. Jakimowicz, *Przeszość i terażniejszość w sztuce wieku XVI w Polsce* [Le passé et le présent dans l'art du XVI^e s. en Pologne], in : *Świadomość historyczna Polaków*, sous la dir. de J. Topolski, Łódź 1981, pp. 154, et suiv.

⁴ T. Bieńkowski, *Antyk — Biblia — Literatura. Antyczne i biblijne inspiracje oraz symbole* [Antiquité — Bible — Littérature. Inspirations et symboles antiques et bibliques], in : *Problemy literatury staropolskiej*, série 1, sous la dir. de J. Pełc, Wrocław 1972.

⁵ Cf. J. Tazbir, *Entre le rêve et la résignation. L'utopie populaire dans l'ancienne Pologne*, « Annales ESC », mars-avril 1982, n^o 2.

vaient des analogies — événementielles, institutionnelles et personnelles — avec l'histoire de la République nobiliaire. Avec cela, les références à la Bible où l'on recherchait des hetmans et des primats, le ban nobiliaire et les *pacta conventa*, conféraient aux situations et rapports polonais des dimensions supratemporelles. Dans la longue suite des générations, les Israélites devaient être les plus anciens ancêtres des Polonais. Les théologiens de nos temps déplorent d'ailleurs que la sarmatisation des idées religieuses équivalait à l'élévation de l'indigène et de l'actuel au rang des choses éternelles et transcendantes, alors que les vérités supratemporelles auraient dû être vêtues du costume polonais.

On croyait assez universellement que, si telle est la volonté de la Providence, l'histoire est en état de se répéter dans sa variante favorable ainsi que sous forme de désastres, donc d'anéantissement des Etats et de dispersion des nations. Dans l'histoire de la religion, on distinguait de grandes époques d'un nombre égal d'années, chacune d'entre elles devant comporter un apogée de la perfection de la foi, après quoi survenait sa décadence et une époque de persécutions. De là vient que les écrivains polonais du XVI^e siècle avec Skarga en tête, quand ils se référaient aux prophètes vétéro-testamentaires, pouvaient compter sur la compréhension et la résonance. Ceci venait non seulement de l'autorité de l'Écriture sainte mais aussi du fait que l'Ancien Testament avait été inscrit dans la continuité la plus reculée de l'histoire nationale. Au contraire des événements qui y étaient présentés, l'histoire de Jésus contenue dans le Nouveau Testament constituait le mystère de la foi continuellement répété, rappelé dans le cycle dodécamen-suel de l'année liturgique.

Si le premier cycle, biblique, de l'histoire de l'humanité lui avait laissé en héritage la foi, la période suivante, antique notamment, lui avait apporté la culture. Le témoignage de la présence continue du christianisme et de l'Antiquité résidait dans le latin, dont Jan Januszowski disait avec orgueil au déclin du XVI^e siècle que « toutes les langues chrétiennes (pour ce qui est de l'Europe) ont emprunté leur alphabet aux Latins comme aux

Grecs »⁶. Ce fait était rappelé avec une fierté égale par les catholiques comme par les calvinistes ou les antitrinitaires polonais. Bien qu'en effet les partisans de la Réforme aient cessé d'employer le latin pour la célébration des offices, c'est toujours dans cette langue qu'ils écrivaient leurs traités théologiques destinés à un cercle réduit de spécialistes.

Avec tout cela il convient de souligner que l'histoire biblique ainsi que l'histoire antique ou enfin les événements liés à la conquête de nouveaux continents —, que tous ces événements intervenant pourtant en des temps différents et en de nombreux lieux, étaient traités d'une manière analogue. Il n'y allait pas de fait d'une information solide mais d'une mine d'exemples moralisateurs. Dans les destinées des prophètes, des consuls et des empereurs romains, des ducs et des rois de la dynastie des Piasts, des souverains péruviens et aztèques ainsi que des conquistadors — partout on trouvait des exemples de fidélité et de trahison, du bien et du mal, de dévouement à la patrie et d'égoïsme. Les chercheurs s'occupant de l'Antiquité ont constaté depuis assez longtemps déjà que, pendant de longs siècles, sa connaissance était assez faible en Europe. C'est que l'objet de la demande sociale n'était pas une connaissance réelle du passé de la Grèce ou de Rome mais l'abondance de modèles moraux que l'on pouvait puiser dans les vies des héros de l'Antiquité. Il en allait de même avec le développement de la critique biblique ou — dans un autre domaine — avec la connaissance de l'histoire du Moyen Age polonais. Au déclin du XVI^e siècle, Hieronim Baliński écrivait qu'il fallait, à l'usage de la jeunesse, « rapporter des exemples anciens et nouveaux d'hommes remarquables ». Ces exemples « se trouvent dans les chroniques, et le plus chez Długosz, et même dans la Bible [...] »⁷. C'est la raison, notamment, pour laquelle on n'observe pas un accroissement réel du savoir ; le dernier qui, écrivant sur le Moyen Age, s'était fondé directement sur les sources, avait sans doute été Jan Długosz, ci-dessus justement mentionné,

⁶ J. Januszowski, *Nowy charakter polski (1594) [Nouveau caractère polonais (1594)]*, Poznań 1882, pp. 21 et 30.

⁷ *Wybór pism pedagogicznych Polski doby Odrodzenia [Choix d'écrits pédagogiques polonais du temps de la Renaissance]*, éd. par J. Skoczek, Wrocław 1956, p. 375.

un chroniqueur du XV^e siècle. Ses continuateurs du XVI^e siècle (nous avons ici à l'idée les deux Martin : Kromer et Bielski) puisaient avant tout chez les anciens chroniqueurs.

L'emploi constant des motifs et des modèles antiques a été exactement analysé, catalogué presque, par les philologues et historiens contemporains de la littérature. A leurs précieux acquis dans ce domaine il convient peut-être d'ajouter que l'histoire de la Rome antique était pour les Polonais un point de départ beaucoup plus attrayant que l'histoire de la nation juive pour toutes sortes d'analogies. Dans l'histoire d'Israël intervenait exclusivement la monarchie, la théocratie ou la période d'esclavage, alors que dans l'histoire de Rome avait assez longtemps duré la République. Il était donc facile d'en déduire que le système de la République nobiliaire était « une copie fidèle et une continuation du régime républicain romain »⁸.

Dès le XVI^e siècle apparaît, accentuée avec une force extrême, l'opposition de l'époque à celle qui l'avait immédiatement précédée. L'opposition était devenue depuis comme un canon obligatoire dans l'histoire de la culture polonaise, les Lumières coupant avec l'époque saxonne (1697 - 1764), le romantisme avec les Lumières, le positivisme avec le romantisme, etc. Par ailleurs intervenait aussi pour la première fois un choix conscientisé par les contemporains de traditions historiques définies : par-dessus le Moyen Age on remontait en effet jusqu'à l'Antiquité. La pensée politique de ce temps-là justement avait une influence sur les traités institutionnels de l'ancienne Pologne : en les analysant, nous ne nous souvenons pas toujours que c'étaient assez souvent des compositions quasi scolaires sur des sujets « donnés » par les écrivains romains ou grecs. C'est qu'en effet l'influence limitative des autorités de l'Antiquité ne se manifestait pas exclusivement en astronomie ou en histoire naturelle.

Puisque tous les habitants de la Terre devaient être issus des premiers parents, il ne faisait pas de doute que leurs fils : Japhet, Sem et Cham avaient été à l'origine des habitants des différents continents et des couches sociales particulières⁹. Il en allait diffé-

⁸ T. Bienkowski, *op. cit.*, p. 311. Dans certaines périodes, on se référait cependant à l'Antiquité du temps de l'Empire.

⁹ Cf. J. Matuszewski, *Warum und wann wurde der biblische*

remment en revanche avec la déduction de la généalogie depuis l'Antiquité, car toutes les nations ne voyaient pas dans les Grecs ou les Romains leurs ascendants directs. Comme nous le savons, dans la seule République la noblesse lituanienne se considérait comme descendant du légendaire chevalier romain Palemon, alors que ses frères polonais par le blason tiraient leur origine des Sarmates. On recherchait les aïeux directs loin dans le Moyen Age où l'on situait aussi les racines de la dynastie des Piasts régnant en Pologne. L'histoire légendaire de l'Etat devait donc être soit une continuation directe de l'Antiquité (les Rurik tiraient leur généalogie de l'empereur Auguste), soit débiter par opposition à l'Empire romain (nos chroniqueurs rappelaient que leurs ancêtres avaient infligé des défaites à Alexandre le Grand et à Jules César, alors que les Cimbres, les Vandales et les Goths avaient, selon les chroniqueurs suédois, détruit l'Empire romain). Quoi qu'il en soit, on ne se représentait pas les prémices de l'histoire nationale sans la rattacher à l'histoire de l'Antiquité. Toutes ces théories ont d'ailleurs été réactivées en notre siècle, pour ne rappeler que l'idée, actuellement en vigueur dans l'historiographie roumaine, sur l'origine également romaine de cette nation, ou les démonstrations quelque peu amusantes de Tadeusz Sulimirski sur les Sarmates en tant que nos ancêtres réels qui ont à tout jamais inscrit certains de leurs traits dans le caractère national polonais¹⁰.

Si nous voulions aligner les époques les plus vivaces dans la culture de la Renaissance polonaise, nous obtiendrions une suite accusant des écarts par rapport à la chronologie historique. En première place viendraient en effet les temps bibliques et l'Antiquité, plus loin seulement se situerait le Moyen Age bien qu'il précédât directement la période de la Renaissance. Ceci ne veut évidemment pas dire qu'il n'y ait pas eu dans notre historiographie ou nos écrits politiques et religieux du XVI^e siècle une masse de références au Moyen Age. Puisque une valeur décisive était

Cham zu « Cham » ? « Bulletin de la Société des Sciences et des Lettres de Łódź », vol. XXX, 1980, n° 10, pp. 1 - 10.

¹⁰ Cf. T. Sulimirski, *Sarmaci [Les Sarmates]*, Warszawa 1979, pp. 188 et suiv.

accordée à l'argument « il en était ainsi du temps de nos aïeux »¹¹, la tradition séculaire devait être invoquée par les tenants des courants même les plus radicaux. Ainsi les partisans de la Réforme se référaient non seulement à la doctrine des premiers siècles du christianisme mais aussi à son histoire plus que six fois séculaire en territoire polonais. En polémique contre le grief d'innovationnisme, ils rappelaient l'existence du rite slave avant même l'introduction de la nouvelle foi sous le gouvernement de Mesco I, et la longue suite des « témoins de la vérité » antipapistes dans laquelle figuraient également des Slaves avec Jean Hus. Les partisans de la Contre-Réforme à leur tour (avec Skarga en tête) opposaient à l'hérésie de leur temps « l'âge d'or » de la piété médiévale.

En même temps cependant, Lech Szczucki a sans doute raison de remarquer que la pensée polonaise du XVI^e siècle « accusait une réserve spécifique ou l'indifférence devant les traditions indigènes du XV^e siècle. En dépit des opinions de certains chercheurs, les preuves manquent que cette pensée ait sciemment et par programme renoué avec la tradition du siècle précédent »¹². Après une lecture approfondie des trois volumes de la publication *700 lat myśli polskiej* [*Sept cents ans de pensée polonaise*, Warszawa 1978 - 1979], il est aisé de remarquer que si les extraits des sources relatives aux XVI^e et XVII^e siècles concernent des problèmes identiques, il y a entre eux et le volume consacré au XV^e siècle un hiatus qui donne à penser à de nombreux égards. Ainsi est-il facile de déceler dans les considérations très théoriques de Andrzej Frycz Modrzewski des traces des conceptions politiques de l'Antiquité alors que sont absentes dans son oeuvre les références aux écrivains polonais du siècle précédent, y compris Jan Ostrog à maints égards si proche de lui. Un autre exemple, c'est la rupture de la continuité de la pensée antiguerrière polonaise. Les antitrinitaires polonais, qui proclamaient pourtant des idées pacifistes extrêmes, semblent ne rien savoir sur les adversaires de

¹¹ Cf. B. Suchodolski, *Kult przeszłości wśród szlachty polskiej XVI wieku* [*Le culte du passé dans le milieu de la noblesse polonaise du XVI^e s.*], « *Pamiętnik Literacki* », vol. XXIV, 1927, p. 11.

¹² *Filozofia i myśl społeczna XVI wieku* [*La philosophie et la pensée sociale du XVI^e s.*], vol. 2, élab. par L. Szczucki, Warszawa 1978, p. 11.

la contrainte confessionnelle et des guerres missionnaires du début du XV^e siècle (Paweł Włodkowic, Andrzej Laskarz). Marcin Bielski écrit amplement sur les croisades, mais on chercherait en vain chez lui des mentions sur les écrits antiturcs polonais, pourtant si nombreux. Cependant les analogies ne pouvaient être que trop nettes.

Le cas de Frycz s'explique par le fait que les traités des penseurs du XV^e siècle, qui en tant que conciliaristes « pouvaient l'intéresser, se trouvaient alors principalement en manuscrits pas toujours facilement accessibles »¹³. Pourtant au XVI^e siècle nul n'ignorait le manuscrit de Jan Długosz, et malgré cela il n'a été édité (sous une forme partielle seulement) qu'au début du siècle suivant. Les contemporains déjà (S. Orzechowski, M. Kromer, K. Warszewicki) se demandaient quelles pouvaient en être les raisons et expliquaient ce phénomène notamment par la véridicité du chroniqueur en ce qui concernait la famille royale, les magnats et certains représentants du haut clergé ; il était également question de l'inutile mise au jour des secrets du royaume. Personne en revanche ne se demandait pourquoi on n'éditait pas les chroniques, pourtant bien connues, des historiens de la Renaissance, de Gallus Anonymus, Wincenty Kadłubek et Janko de Czarnków¹⁴. Il est vrai que l'on n'éditait pas non plus volontiers les chroniques contemporaines si l'on considère que l'ouvrage de Ł. Górnicki n'a vu le jour qu'en 1637, celui de J. D. Solikowski dix ans plus tard, de R. Heidenstein en 1672, et de Ś. Orzelski reposait en manuscrit jusqu'au XX^e siècle.

L'invention de l'art d'imprimer a permis la publication d'oeuvres qui, pendant des siècles, circulaient en copies peu nombreuses, allant de quelques à quelques dizaines d'exemplaires. De toute la masse des manuscrits reposant « dans les tiroirs » de l'époque, les humanistes n'avaient tiré que les oeuvres des philosophes et des poètes de l'Antiquité, des représentants de l'Église (écrits patristiques) et les ouvrages ultérieurs des plus remarquables représentants de la pensée théologique, des chercheurs en histoire naturelle (les travaux d'Albert le Grand ou de Jean Buridan).

¹³ *Loc. cit.*

¹⁴ La *Chronique* de Kadłubek a paru en 1612 ; celles de Gallus Anonymus et de Janko de Czarnków, au XVIII^e s. seulement.

Tout cela cependant, c'étaient des autorités étrangères ; pour ce qui est des auteurs polonais, les belles-lettres ni l'historiographie de la Renaissance ne manifestaient pas un zèle particulier pour éditer les ouvrages des représentants médiévaux de ces genres. Ainsi a raison Juliusz Lewański qui, écrivant il y a quelques années sur le patrimoine littéraire du Moyen Age, constatait : « Nous relèverons peu d'oeuvres polonaises reproduites sous forme imprimée au XVII^e siècle »¹⁵. Cet honneur n'a même pas été accordé à des oeuvres si connues à l'époque : *Rady* [Conseils] de Kallimach ou *Memoriał* [Mémorial] de Jan Ostroróg, daté à la seconde moitié du XV^e siècle. Selon certains chercheurs, les *Conseils* de Kallimach en entier et le *Mémorial* en grande partie sont des contrefaçons créées au XVI^e siècle. La première de ces oeuvres est un pamphlet composé au sein des adversaires polonais de l'absolutisme, la seconde exprime les tendances des partisans du mouvement de la Réforme au stade précoce de son développement¹⁶.

Ce qui a pesé sur l'attitude envers les chroniques médiévales, c'est sans doute le latin barbare dans lequel elles étaient généralement rédigées (tel a été le grief formulé au XVI^e s. par Marcin Kromer à l'encontre des *Annales* de Długosz). Les représentants de l'historiographie de la Renaissance avaient adopté un nouveau style d'écriture narrative, modelé sur celui de l'Antiquité. A la lumière de la « grande rhétorique », la narration objective de Longinus (Długosz) devait sembler sèche et peu attrayante. On s'attendait en effet à « une oeuvre historique habillée de la forme humaniste, se distinguant pleinement par l'élégance du style et l'artisme du verbe, conforme aux principes de l'historique humaniste »¹⁷. Le porte-parole de l'opinion régnante était Stanisław Sarnicki qui écrivait : « Długosz nous a fourni les matériaux, Miechowita a versé la pensée dans cette masse sauvage et non équan-

¹⁵ J. Lewański, *Uwagi o dziedzictwie literackim polskiego średniowiecza* [Remarques sur le patrimoine littéraire du Moyen Age polonais], in : *Historia kultury średniowiecznej w Polsce*, Warszawa 1963, pp. 174 - 175.

¹⁶ Sur la non-authenticité du *Memoriał* [Mémorial] d'Ostroróg, cf. sa biographie dans : *Wielkopolski słownik biograficzny* [Dictionnaire biographique de Grande-Pologne], Poznań 1981 (de la plume de A. Gąsiorowski).

¹⁷ Cf. H. Barycz, *Szlakami dziejopisarstwa staropolskiego...*, pp. 77 et 85.

rie, Kromer l'a introduite dans le monde, telle une reine fastueuse sortie de son lit, parée de mots et d'idées 'élégantes ». On exploitait l'ouvrage du chanoine de Cracovie, et cela sans trop de cérémonie, allant parfois jusqu'au plagiat, mais personne au XVI^e siècle ne réclamait sa réédition¹⁸.

La cause essentielle du fossé qui s'était creusé entre le XV^e siècle et le siècle suivant, était cependant le tournant culturel de l'époque de la Renaissance. Les contemporains se rendaient bien compte de cela quand ils accentuaient — avec une certaine exagération même — les différences qui les séparaient des générations précédentes. Dans l'historiographie polonaise du XVI^e siècle apparaissent également, à côté de jugements favorables, de nombreuses opinions négatives sur le Moyen Age, bien que ces chroniques fussent écrites par des hommes qui, dans d'autres oeuvres, célébraient « le bon ancien temps ». A l'orgueil des humanistes s'ajoutait une satisfaction purement indigène : la noblesse était imbuë de ses privilèges d'état. Les tenants de la démocratie nobiliaire proclamaient, il est vrai, que toutes les institutions politiques essentielles qu'ils avaient réussi à arracher au XVI^e siècle, avaient existé au moins deux cents ans plus tôt. De la chronique de Andrzej Lubieniecki (1616) il découle par exemple que, depuis le déclin du XIV^e siècle, tout souverain digne de ce nom demandait conseil à la « Diète » (comme ce chroniqueur antitritnaire appelle le conseil royal) avant de prendre quelque décision, et convoquait les seigneurs frères aux diétines. Lubieniecki était régaliste ; en revanche, les partisans du républicanisme nobiliaire rappelaient volontiers les anciens *rokosz* (révoltes), celui surtout de Gliniany (1386) ; ils devaient prouver que la noblesse tirait toujours les sabres des fourreaux quand le roi voulait limiter ou violer ses privilèges. Simultanément on se rendait compte que la plupart des privilèges avaient été obtenus aux XV^e et XVI^e siècles seulement.

Dans la pensée historique de la Renaissance se manifestaient

¹⁸ S. Cynarski, *Uwagi nad problemem recepcji « Historii » Jana Długosza w Polsce XVI i XVII wieku* [Remarques sur la réception de l'« Histoire » de Jan Długosz en Pologne des XVI^e et XVII^e s.], in : *Długosiana. Studia historyczne w pięćsetlecie śmierci Jana Długosza*, « Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego », vol. CCLXII, 1980, Prace Historyczne, n^o 65, pp. 283 - 284.

deux manières de considérer le passé. La première admettait que l'humanité avait déjà dépassé l'apogée du développement de sa culture : toutes les réalisations des contemporains découlaient de ce fait des attaches conservées avec l'âge d'or de la culture antique (idée de la Renaissance). Les partisans de la théorie de la cumulation affirmaient en revanche que le patrimoine des hommes augmente avec le temps, avec le développement des potentialités créatrices de l'homme. Bien que la conception comme telle du progrès n'ait été formulée qu'à l'époque des Lumières, les humanistes professaient la seconde théorie, en la limitant à la sphère des sciences et des techniques. Les acquis de la civilisation ne s'accompagnaient pas, d'après eux, d'un progrès éthique analogue de l'humanité. Dans de nombreuses oeuvres apparaît la conscience de l'accélération du développement, si caractéristique des hommes de la Renaissance. Lubieniecki déjà cité ici et d'autres chroniqueurs contemporains soulignent qu'au XVI^e siècle la République connaissait un épanouissement inouï, visible tant au plan de la puissance militaire que dans les domaines de l'économie et de la culture. A la richesse, au luxe même de l'époque sigismondine ils opposaient l'indigence des premiers Piasts. Nous retrouvons dans ces oeuvres un tableau pittoresque du « bond de la civilisation » intervenu en Pologne à l'époque de la Renaissance. « Mais quiconque des hommes âgés considère attentivement nos pays aujourd'hui, celui-là avouera l'étonnant changement qui a touché même ses biens. N'est-ce pas dû à la richesse que tant de villes et de châteaux nouveaux aient été construits en un temps si court ? [...] Les citoyens de nos contrées vont, habitent et se déplacent, le paysan tel récemment un propriétaire terrien considérable, le propriétaire terrien tel un sénateur autrefois, et le sénateur tel le roi » — écrivait Andrzej Lubieniecki¹⁹. Stanisław Sarnicki, en se plaignant de l'état arriéré de l'art militaire polonais, constatait : « Chez nous pourtant tout est à l'ancienne mode, comme si nous vivions sous ces Lesko-Mesco où [...] à la place du heaume il y avait un bonnet »²⁰.

¹⁹ A. Lubieniecki, *Poloneutychia*, Warszawa 1982, p. 90.

²⁰ L. Szczerbicka-Slęk, *Mit Piastów w literaturze XVI - XVIII w.* [Le mythe des Piasts dans la littérature des XVI^e - XVIII^e s.], in : *Pias-towie w dziejach Polski. Zbiór artykułów z okazji trzechsetnej rocznicy wy-gaśnięcia dynastii Piastów*, sous la dir. de R. Heck, Wrocław 1975, p. 237.

Les opinions sur les Piasts étaient généralement négatives, mais tous les auteurs n'allaient pas dans leur jugement condamatoire aussi loin que Andrzej Lubieniecki déjà cité qui disait que « sous leur règne, en Pologne, il s'était accompli beaucoup de bien mais encore plus de mal ». Cette dynastie gouvernait la Pologne « aussi librement que si c'était son héritage personnel », ses membres menaient entre eux des combats continuels qui, enfin, ont conduit au morcellement du pays. Ces temps de « déshonneur, d'indigence et de souffrance remplis » se sont terminés avec l'extinction des Piasts (1370) et la conclusion de l'union polono-lituanienne en 1386. C'est alors seulement qu'il s'est accompli en Pologne un changement au mieux (« l'été miséricordieux de Dieu est venu [...] et le Seigneur a daigné accorder un bonheur nouveau à ces contrées »). Szymon Szymonowic, un contemporain de Lubieniecki, écrivait dans ses idylles : « Mais nous, louons les gens des siècles anciens. Cependant restons-en aux temps présents »²¹.

Cela ne veut toutefois pas dire que l'on ne se plaignît pas des moeurs efféminées, des effets ruineux — moralement et financièrement — du luxe, ou que l'on ne relevât pas la supériorité des ancêtres vivant dans la simplicité par rapport à la génération contemporaine incapable de se passer de marchandises coûteuses importées de l'étranger. Le motif pilote inspirant ces plaintes était l'autosuffisance économique de la Pologne au Moyen Age. Andrzej Frycz Modrzewski écrivait que nos ancêtres se nourrissaient « de denrées et de boissons absolument non recherchées : leur table se contentait de ce qui avait été récolté chez nous, ils ne prisait pas particulièrement les marchandises étrangères ». Actuellement, en revanche, rien n'est meilleur au goût « que ce qui est acheminé d'autre part » et pour cela « nous envoyons des quantités énormes d'or en Hongrie ou en Italie ou encore dans les pays espagnols »²². Au début du XVII^e siècle, Andrzej Wolan faisait l'éloge des ancêtres, parce qu'ils portaient des vêtements fabriqués sur place, se contentaient d'un mets, personne d'entre eux ne convoitait des chevaux « turcs, espagnols, italiens ou ara-

²¹ S. Szymonowic, *Sielanki i pozostałe wiersze polskie [Idylles et autres poèmes polonais]*, éd. par J. Pelc, Wrocław 1964, p. 145.

²² A. Frycz Modrzewski, *Mowy [Discours]*, in : *Dzieła wszystkie*, vol. II, Warszawa 1954, p. 87.

bes ». A l'époque, au contraire, aucun cheval « ne plaît aux nôtres s'il ne vient des pays lointains et étrangers et s'il n'est payé cher », et sur les tables des festins on voit « trente ou quarante plats portant des mets différents et succulents »²³. Skarga ne s'écartait pas de ce jugement quand il écrivait : « Autrefois le gros drap couvrait nos flancs, maintenant les velours et les soies. Autrefois rares étaient les simples chars, plus fréquentes les selles au lieu des coussins, à présent les berceaux et les carrosses en or. Autrefois des aliments frugaux, maintenant des oiseaux et des chapons. Autrefois une écuelle pour tous, maintenant des dizaines de plats »²⁴.

Aujourd'hui, certains chercheurs sont enclins à ne remarquer et mettre en avant que ces seules opinions, en oubliant que pour nombre d'hommes des XVI^e et XVII^e siècles la simplicité de leurs ancêtres égalait au primitivisme ; si en effet « ils se distinguaient par la noblesse de caractère, ne possédaient aucun vice, menaient une vie austère, dépourvue de plaisirs et de confort, ils ne connaissaient ni l'écriture ni les lois »²⁵. Aux yeux d'une partie des chroniqueurs ou des publicistes, l'ancienne simplicité des mœurs était plutôt de la grossièreté que quelque chose qu'il conviendrait d'imiter, de la grossièreté qui devait céder le pas aux formes supérieures de civilisation. Dès la période du premier interrègne (1573), certains publicistes appelaient leurs ancêtres « rustres » ou « barbares »²⁶. Même Andrzej Frycz Modrzewski exprimait des doutes si l'on pouvait leur reconnaître « le bon sens de législateurs » si « nous enlevons tant et modifions dans leurs ordonnances »²⁷. Szymon Marycjusz de Pilzno écrivait à son tour que si l' « on compare les hommes contemporains aux anciens, on a l'impression que, d'un côté, on a la barbarie et l'ab-

²³ A. Wolan, *De libertate politica sive civili*, Kraków 1572, p. 69.

²⁴ P. Skarga, *Kazania sejmowe [Sermons à la Diète]*, éd. par J. Ta-zbir avec la collab. de M. Korolko, Wrocław 1972, p. 42.

²⁵ L. Szczerbicka-Słęk, *W kręgu Klio i Kalliope. Staropolska epika historyczna [Dans le cercle de Clío et de Calliope. L'épopée historique de l'ancienne Pologne]*, Wrocław 1973, pp. 32 et suiv., 77.

²⁶ Cf. à titre d'exemple *Pisma polityczne z czasów pierwszego bezkrólewia [Ecrits politiques du temps du premier interrègne]*, éd. par J. Czubek, Kraków 1906, pp. 29 et 197.

²⁷ A. Frycz Modrzewski, *op. cit.*, p. 144.

sence de culture, et de l'autre, une vie foncièrement civilisée »²⁸. Alors donc que les moralistes revendiquaient le retour à la vie simple des ancêtres, les observateurs plus circonspects se rendaient compte qu'on ne saurait détourner le cours des événements. Lubieniecki écrivait crûment que les hommes du XVI^e siècle transportés dans les anciennes conditions « crèveraient » tout simplement en l'espace de quelques semaines²⁹.

Une nouvelle vague de considération pour le Moyen Age vient avec le Baroque qui voyait dans cette époque-là justement une pleine réalisation des vertus chevaleresques. En même temps, la Contre-Réforme renoue avec la piété d'alors en l'opposant en tant que phénomène général aux adversaires de la vérité divine. « Telle était la règle unique de leur foi : la Prière, le Credo et la Mère de Dieu. Le curé avait le dernier mot à la paroisse. Tel était l'usage antique des vertueux Polonais », écrivait Sebastian Grochowski³⁰. La foi profonde et ardente donnait le courage, grâce à quoi les Polonais pieux et chevaleresques « ont écrasé les régiments ennemis de beaucoup plus puissants et nombreux et ont dispersé leur force, ont multiplié l'Etat et la Couronne », lisons-nous chez Skarga³¹. Pour lui et pour les militants ultérieurs de la Contre-Réforme polonaise, le Moyen Age devenait une époque modèle, opposée au XVII^e siècle qui s'était souillé par la tolérance des « hérétiques ». On trouve cependant aussi dans ces cercles des éloges des réalisations techniques et scientifiques du XVII^e siècle³². La thèse sur la supériorité des Européens sur les habitants des autres continents était étayée notamment par l'argument que les blancs développaient à l'époque une énergie et une activité à un point inconnu tant des Asiates que des « Amé-

²⁸ Je cite d'après B. Suchodolski, *Dzieje kultury polskiej* [Histoire de la culture polonaise], Warszawa 1980, p. 148.

²⁹ A. Lubieniecki, *op. cit.*, p. 4.

³⁰ C. Hernas, *Barok* [Le Baroque], Warszawa 1973, p. 37.

³¹ *Ibidem*, p. 491.

³² Cf. T. Bienkowski, *Pisarze staropolscy wobec problemów cywilizacji* [Les écrivains de l'ancienne Pologne devant les problèmes de la civilisation], in : *Problemy literatury staropolskiej*, série 3, sous la dir. de J. Pelc, Wrocław 1978, pp. 88 - 89.

ricains », comme également de leurs propres ancêtres du Moyen Age³³.

Aux exemples déjà cités il convient d'ajouter les démonstrations de Jan Jonston, illustre naturaliste et pédagogue de Grande-Pologne, qui, dans son oeuvre *Naturae constantia* (Amsterdam 1632), prouvait que l'époque contemporaine ne le cédait en rien à l'Antiquité. Les physiiciens des XVI^e - XVII^e siècles avaient en effet prouvé la fausseté « de nombreuses affirmations d'Aristote relatives à la matière, à l'univers, au ciel, etc. ». Les naturalistes avaient surpassé dans la connaissance de la nature Pline, de même qu' « il ne fait pas de doute que, dans le domaine des mathématiques et de la géographie nous surpassons les anciens ». Il en va de même, selon Jonston, pour l'astronomie, l'art militaire ou, enfin, l'histoire. Dans l'étude de l'histoire de l'Eglise comme de l'histoire profane, les contemporains ne le cèdent en rien aux anciens. En conclusion, Jonston constate que « tous les savants qui nous ont donné quelque chose de précieux [...] proviennent de ce siècle ou du siècle précédent »³⁴.

A cela se rattachait un phénomène jusque-là peu étudié, notamment le problème de l'attitude envers le temps. Il était avant tout une certaine valeur, donnée à l'homme pour rendre compte à Dieu. Du résultat de ces comptes dépendait toute l'éternité de l'individu : s'il avait bien utilisé les heures, les jours, les semaines et les années qui lui avaient été accordés, il pouvait compter sur le bonheur du ciel après la mort. Au cas contraire, il était menacé de l'enfer en tant que châtement pour avoir perdu le temps en ivrognerie, débauche ou simple paresse. « C'est chose triste — écrivait en 1678 Antoni Stefanowicz — que nous gaspillions à n'importe quoi un temps si cher [...] Il n'y a presque personne qui sache respecter et considérer le temps, qui fasse des comptes avec lui-même et qui pense de quel poids est une seule journée pour préparer la vie éternelle »³⁵. La conscience de la nécessité

³³ Cf. J. Tazbir, *La découverte de l'Amérique dans la conscience polonaise aux XVI^e - XVII^e siècles*, « Rinascimento », vol. XXIV, décembre 1974, pp. 221 - 222.

³⁴ *Filozofia i myśl społeczna XVII wieku [La philosophie et la pensée sociale du XVII^e s.]*, élab. par Z. Ogonowski, II^e partie, Warszawa 1979, pp. 90 - 98.

³⁵ A. Stefanowicz, *Dzieło zbawienia ludzkiego... [L'oeuvre du salut de l'homme...]*, I^e partie Kraków 1678, p. 36.

de bien utiliser chaque instant était également liée à la structure agraire de l'année. Celle-ci reposait sur la succession d'occupations agricoles qu'il fallait accomplir au temps qui leur était propre. Sans quoi on courait le risque de la famine. Ces deux mesures du temps, eschatologique et agricole, n'étaient cependant pas transférées à toute la collectivité, aux habitants de l'Etat ou à la nation. Pendant longtemps, on ignorait la notion de course des Etats ou de leur développement inégal. Etait donc étranger le sentiment que, par exemple, nous avons perdu le moment opportun, en restant en arrière par rapport aux voisins les plus proches ou (comme c'était le cas de la Pologne au XVII^e siècle) par rapport aux pays de l'Europe occidentale. Même chez les écrivains ou les savants qui, comme Jonston ou d'autres, indiquaient l'immense accélération du développement de l'Europe contemporaine, on chercherait en vain des reproches adressés à l'Antiquité et encore plus au Moyen Age que les humains des époques anciennes perdaient en batailles ou en oisiveté le temps qu'ils auraient dû utiliser à des découvertes géographiques, des inventions ou la création scientifique.

« L'âge d'or » de l'humanité ou — autrement — les débuts de la civilisation étaient alors définis par des termes nébuleux : jadis, autrefois, il y a des siècles³⁶. En même temps cependant, parallèlement à la chronologie ecclésiastique se développe la chronologie profane ; de plus en plus souvent on s'efforce d'inscrire, dans le générique de la naissance de l'Etat, des débuts d'une dynastie ou de diverses institutions de la vie politique, des dates de naissance aussi exactes que possible. Il en allait de même de l'âge du monde ou même de la date de sa création que — en se fondant sur leur propre commentaire de la Bible — les différents chroniqueurs donnaient avec une grande exactitude. Personne, en revanche, ne se hasardait à définir d'une manière analogue la date de la fin du monde. C'est qu'en effet l'attitude envers l'avenir adoptait une forme absolument différente qu'envers le passé³⁷.

³⁶ T. Bieńkowski, *Pisarze staropolscy...*, pp. 54 - 55. Il n'est pas clair jusqu'où remontait dans le passé la mémoire des contemporains, autrement dit : à combien de générations l'historien pouvait se référer pour les relations orales transmises par les aïeux, et quand commençait le savoir fondé exclusivement sur les sources.

³⁷ Je m'occupe plus amplement de ce problème dans l'article *Wizje*

Dans la culture littéraire du XVI^e siècle intervenait à coup sûr un entremêlement parallèle d'éléments médiévaux et ceux de la Renaissance. Il ne faut cependant pas, semble-t-il, surestimer cette dualité, enrichie de nouveaux exemples par Jerzy Ziomek³⁸. Il serait évidemment difficile de nier la survie du roman médiéval, de la poésie dévote ou du dialogue religieux. Il faut toutefois se souvenir que c'était avant tout un héritage de la forme et non du fond. Le latin était resté jusqu'au XVII^e siècle la langue de communication scientifique européenne, mais depuis les XV^e - XVI^e siècles, on avait commencé à exprimer dans cette langue des contenus absolument différents de ceux du Moyen Age. En outre, certains éléments d'affabulation de la littérature de colportage polonaise ou des romans du XVI^e siècle n'étaient pas nécessairement un héritage littéraire du Moyen Age. C'était tout simplement une réception de la littérature de l'Europe occidentale où florissait jusqu'au milieu du XIX^e siècle presque la littérature de colportage, nourrie d'éléments fantastiques et féeriques, sourde aux conquêtes scientifiques de son temps³⁹. En tant qu'excellente lecture, elle trouvait audience surtout dans la province culturelle de ce temps — là où au début du XVII^e siècle encore on construisait comme autrefois des églises gothiques et on lisait avec ferveur l'ancienne littérature dévote. De même en sculpture et en peinture, en Pologne, « il n'y avait pas de limite tranchée entre l'art médiéval et l'art de la Renaissance »⁴⁰.

Il est intéressant cependant de rappeler que cette littérature assumait souvent des fonctions absolument différentes de celles qui lui étaient départies au Moyen Age. Le modèle de perfection contenu dans les *Vies des saints* de Piotr Skarga est bien quelque chose de qualitativement différent de l'hagiographie médiévale. A côté de moments actualisants compréhensibles, elles contenaient des tentatives de rationalisation du message fondé sur

przyszłości w kulturze staropolskiej [Les visions d'avenir dans la culture de l'ancienne Pologne], « Odrodzenie i Reformacja w Polsce », vol. XXVII, 1982.

³⁸ J. Ziomek, *Renesans* [Renaissance], Warszawa 1973, *passim*.

³⁹ Cf. R. Mandrou, *De la culture populaire aux 17^e et 18^e siècles*. La Bibliothèque bleue de Troyes, Paris 1964.

⁴⁰ B. Suchodolski, *Dzieje kultury polskiej...*, p. 101.

une base plus scientifique ainsi qu'une réserve sensible devant la mystique autrefois si largement propagée. Qui plus est, dans certains passages, elles adoptaient le caractère d'éloge panégyrique du héros en se rapprochant ainsi de la biographie élogieuse de type humaniste. Elles puisaient aussi dans les acquis de la littérature parénétiq ue, si développée au Moyen Age, en brossant un modèle idéal d'hetman, de roi ou de savant.

La dynastie apparaissait dans une double dimension en quelque sorte : premièrement, sous forme de suite nationale de souverains (d'où notamment l'appel continu, pendant les interrègnes successifs, d'un roi national, d'un « Piast »); secondement, comme des rois gouvernant en toute autorité, auxquels la noblesse devrait arracher graduellement ses privilèges⁴¹. De même les personnages célèbres déjà précédemment, étaient vus aux XVI^e-XVII^e siècles dans des dimensions inconnues au Moyen Age. Saint Stanislas, évêque de Cracovie mis à mort au XI^e siècle sur l'ordre (de la main ?) du roi Boleslas le Hardi, apparaissait aux XVI^e-XVII^e siècles avant tout comme un défenseur de l'Etat et de la nation (et non de l'Eglise), comme le patron des victoires militaires, pasteur exemplaire de son berca il, opposé aux membres de l'épiscopat de l'époque de la Réforme, un exemple enfin de fidélité à la foi. Le problème de la culpabilité du roi ou de l'évêque avait partiellement été repoussé à un plan plus lointain et était de quelque façon (surtout sous le règne des Vasa) mis en sourdine, incommode qu'il était à de nombreux égards pour la dynastie. A son conflit avec le roi se référait en revanche Andrzej Frycz Modrzewski ; il exprimait sa profonde admiration pour « le pasteur héroïque » et stigmatisait « le tyran souverain qui violait la légalité et les usages »⁴². Sous un nouveau jour apparaît Ladislas

⁴¹ Cf. W. Kuczborski, *Przestroga dla króla Zygmunta Augusta z r. 1569* [Avertissement au roi Sigismond-Auguste de 1569], in : *Sześć broszur politycznych z XVI i początku XVII stulecia*, éd. par B. Ulanowski, Kraków 1921, p. 63.

⁴² Cf. J. Związek, *Św. Stanisław Szczepanowski w polskim kaznodziejstwie do końca XVIII wieku* [Saint Stanislas Szczepanowski dans la prédication polonaise jusqu'à la fin du XVIII^e s.], et T. Ulewicz, *Św. Stanisław ze Szczepanowa w kulturze umysłowo-literackiej dawnej Polski* [Saint Stanislas de Szczepanów dans la culture intellectuelle et littéraire de l'ancienne Pologne], « *Analecta Cracoviensia* », vol. XI, 1979, pp. 483 et 624.

le Bref. Sur ce roi mort en 1333, on écrivait qu'il étouffait les révoltes des soldats et semait l'effroi parmi les magnats de l'opposition, cette opposition s'étant fait lourdement sentir à Sigismond III Vasa au début du XVII^e siècle⁴³. La légende du fils de Ladislas le Bref, Casimir le Grand, avait à son tour été nourrie d'une manière spécifique par l'idéologie de la « liberté d'or ». Il symbolisait notamment « l'idée de n'octroyer des droits qu'avec le consentement universel, de lier le souverain par le droit écrit »⁴⁴. Samuel Zborowski était représenté comme une victime de la tyrannie d'Etienne Bathori sous le règne de qui il a été décapité (1584). Ce roi était cité, avec d'autres souverains étrangers, à l'appui de la thèse que le règne de monarques étrangers n'avait jamais porté profit à la Pologne. On peut évidemment multiplier les exemples de mutation de la légende en les étendant à d'autres éminents représentants du Moyen Age ou de l'Antiquité dont la légende avait aussi subi de nombreuses transformations caractéristiques aux XVI^e - XVII^e siècles.

On a à juste titre remarqué que l'épos historique polonais créé au XVI^e ou au XVII^e siècle avait très rarement traité le passé. Trois oeuvres épiques seulement, écrites à l'époque, notamment *Wojna pruska* [La guerre prussienne] de Jan de Wiślica, le poème de Jan Kochanowski sur Ladislas Jagellon tombé à Varna (1444) et *Wojna chocimska* [La Guerre de Chocim] de Wacław Potocki, traitant des combats contre les Turcs, avaient puisé leur matière « dans les événements qui s'étaient accomplis du vivant de leurs auteurs »⁴⁵. Ajoutons encore qu'on ne célébrait pas les anniversaires d'événements antérieurs à ceux du XV^e siècle. Il ne venait donc à personne à l'idée de célébrer la fête du baptême de la Pologne, alors que l'Eglise commémorait par une fête spéciale la victoire de Grunwald⁴⁶, et les villes protestantes de la Prusse

⁴³ Cf. J. Axer, *Inspekcyjna podróż króla Łokietka. Echa wydarzeń aktualnych na XVII-wiecznej scenie jezuickiej* [Le voyage d'inspection du roi Ladislas le Bref. Echos des événements actuels sur la scène jésuite du XVII^e s.], « Pamiętnik Teatralny », vol. XXIX, 1980, n^o 2, *passim*.

⁴⁴ H. Samsonowicz, *Kazimierz Wielki* [Casimir le Grand], in : *Zyciorysy historyczne, literackie i legendarne*, sous la dir. de Z. Stefanowska et J. Tazbir, Warszawa 1980, p. 44.

⁴⁵ L. Szczerbicka-Slęk, *W kręgu Klio...*, p. 232.

⁴⁶ A. F. Grabski, *W kręgu kultu Naczelnika* [Dans le cercle du culte du Commandant], Warszawa 1981, pp. 14-15 et 159.

Royale célébraient les dates du retour de la Poméranie à la Pologne (1654 et 1754).

En somme, on peut dire sans doute que, des trois époques — biblique, antique et médiévale — fortement inscrites dans la conscience historique polonaise de la Renaissance et du Baroque, le Moyen Age a eu la répercussion, la plus faible. En même temps cependant, au XVI^e comme au XVII^e siècle, personne n'avait eu l'idée de faire du Moyen Age un synonyme de période rétrograde et d'obscurantisme. La comparaison de ces trois époques servait à l'approfondissement et au renforcement de l'auto-connaissance historique. L'histoire biblique offrait un champ particulièrement attrayant pour toute sorte de parallèles et pour la mise au jour des manifestations de l'ingérence directe de la Providence dans le destin de l'humanité. L'Antiquité servait non pas tant de modèle que d'étalon auquel se mesuraient les acquisitions de l'époque ; le Moyen Age, en revanche, confortait la conviction sur le poids particulier du temps où vivaient les hommes de la Renaissance et du Baroque. Des cinq premiers siècles de l'histoire de leur propre pays et de leur nation, ils semblaient accorder leur préférence avant tout aux exemples de batailles victorieuses. On puisait en revanche les modèles littéraires, philosophiques ou scientifiques dans l'Antiquité.

(Traduit par Lucjan Grobelak)